

MARIE LOUISE BISCHOFBERGER

Biographie

Extraits de presse

Marguerite Duras – L'Amante anglaise - Avril 2009

Natalia Ginzburg – Je t'ai épousée par allégresse– Février 2009

William Shakesperae – Le Viol de Lucreèce – Mai 2006

Jon Fosse – Visites – Juillet et Novembre 2002

Thomas Bernhard – Au But – Janvier 2001



MARIE LOUISE BISCHOFBERGER– BIOGRAPHIE

Metteur en scène

Metteur en scène, elle écrit et dirige en 1997 *Juana la Loca* (Jeanne la Folle) présentée à la MC93 Bobigny ; en 2000, elle monte *Au But* de Thomas Bernhard au Théâtre de Vidy-Lausanne et à la MC93 Bobigny, en 2001 *La Fin de l'amour* de Christine Angot à la Ménagerie de Verre à Paris ; en 2002, *Visites de Jon Fosse* au Festival d'Avignon puis au Théâtre des Bouffes du Nord ; en avril 2006 elle monte *Le Viol de Lucrèce* de William Shakespeare à la MC93 Bobigny.

Marie Louise Bischofberger a mis en scène en janvier 2009 au Théâtre de la Madeleine « *Je t'ai épousée par allégresse* » de Natalie Ginzburg et en mai 2009 "*l'Amante anglaise*" de Marguerite Duras avec Ludmilla Mikael (prix d'interprétation du Syndicat de la critique) André Wilms et Ariel Garcia-Valdès.

Conseillère dramaturgique, elle collabore avec Luc Bondy depuis 1989 pour de nombreuses créations : en 1990 *Don Giovanni* de Mozart (Theater an der Wien, Autriche) ; en 1992 *Cœur final* de Botho Strauss (Schaubühne, Berlin), *Salomé* de Richard Strauss (Festival de Salzbourg) ; en 1993 *John Gabriel Borckman* d'Ibsen (Théâtre de Lausanne et Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris), *La Ronde*, opéra d'après Arthur Schnitzler ; en 1994 *L'équilibre* de Botho Strauss, *L'heure où nous ne savions rien l'un de l'autre* de Peter Handke (Schaubühne, Berlin) ; en 1995 *Les noces de Figaro* de Mozart (Festival de Salzbourg) ; en 1996 *L'illusioniste* et *Faisons un rêve* de Sacha Guitry (Schaubühne, Berlin), *Don Carlos* de Verdi (Théâtre du Châtelet, Paris), en 1997 *Jouer avec le feu* de Strindberg (Théâtre Vidy-Lausanne et Bouffes du Nord, Paris) ; en 2003 et 2004, *Une Pièce espagnole* de Yasmina Reza et en 2004 et 2005 *Mademoiselle Julie*, opéra de Philippe Boesman ; en 2007 reprise de *Salomé*, de *Richard Strauss*, à La Scala de Milan avec une nouvelle distribution.

Dramaturge librettiste, elle adapte en 1999 *Figaro divorce* d'Ödon von Horvath, mise en scène de Luc Bondy. Elle cosigne avec Luc Bondy plusieurs livrets pour Philippe Boemans : le livret de *Conte d'hiver*, en 2000, *Mademoiselle Julie* en 2005, *Yvonne, Princesse de Bourgogne*, première à Opéra Garnier janvier 2009..



Marguerite Duras

L'AMANTE ANGLAISE

Avril 2009



Hebdomadaire ☎ : 01 55 30 55 30
T.M. : 744 846 L.M. : 2 738 000

MERCREDI 6 MAI 2009

Télérama

La chronique de Fabienne Pascaud

Les forteresses fragiles

Il y a des êtres murés en eux-mêmes de bien des façons. Qui ne parlent pas, ou qui parlent trop, avec ce drôle de langage tissé d'inconscient, de rêves, de litanie. Qui ne bougent pas ou bougent trop, comme pour se défaire d'eux, s'inventent d'impossibles jeux. Au théâtre, il y a ainsi actuellement la manière Duras et la manière Deschamps-Makeïeff. Quand, en 1968, la première s'attaque à un fait divers de 1949, elle sait qu'elle va trouver en Claire Lannes une de ses héroïnes types : Irradiée par l'amour jusqu'à implosion. Du moins est-ce l'embryon d'explication qu'elle suggère dans sa pièce policière, pour le meurtre tranquillement avoué par la dame. Celui d'une cousine sourde-muette et quasi-domestique, méthodiquement découpée par Claire, puis dispersée par morceaux dans des trains de marchandises. Sauf la tête, demeurée introuvable... Ménageant son suspense en ne faisant apparaître que tardivement la criminelle, Marguerite Duras la dessine d'abord en creux, via l'interrogatoire serré d'un juge avec le mari, témoin impuissant de la névrose d'une femme autrefois ardemment désirée, puis subtile, tant elle s'éloignait peu à peu de lui par ses silences, ses indifférences. Dans la mise en scène si cruellement simple de Marie-Louise Bischofberger, Ariel Garcia-Valdès incarne lumineusement les complaisances, lâchetés et douleurs secrètes d'un être qui a aimé et ne l'a jamais été. Son personnage rayonne de béances inexplicables qu'il rend bouleversantes sans aucun pathos : par quelle démission ou déni de soi, on ne quitte pas cet autre qui n'est plus vraiment là, pourquoi on reste là. Il faut avouer qu'elle est séduisante et sensuelle, l'énigmatique meurtrière qu'incarne Ludmila Mikaël. Tout à l'opposé de la petite-bourgeoise inquiétante qu'avait composée Madeleine Renaud à la création. Son mari a révélé qu'elle n'avait jamais aimé qu'un homme (avant lui), qu'elle avait même tenté de se suicider pour cet homme : elle en porte ici à jamais les stigmates, comme toutes les femmes sacrifiées de Duras, condamnées au doux et implacable délire du manque. Mais est-ce parce que les médias nous gavent aujourd'hui jusqu'à l'écoeurement de faits divers, est-ce parce que Marguerite Duras a beaucoup donné



"SALLE DES FÊTES". AVEC LORELLA CRAVOTTA.

elle-même par la suite dans cette fascination obscène, *L'Amante anglaise* en 2009 laisse apparaître quelques défauts de fabrication. Une structure plutôt simplette dans sa radicalité – deux entretiens successifs avec le juge (André Wilms) –, des dialogues attendus. Ce n'est pas la meilleure pièce durassienne. Reste l'interprétation. Le trio ici choisi prend visiblement virtuose plaisir à cette variation sur la mort et le plaisir défunt. L'enfermement en soi façon Deschamps-Makeïeff résonne évidemment de tout autre façon dans *Salle des fêtes*. Parce que ces oubliés de la grande consommation, de l'hyperlibéralisme essaient confusément de communiquer au moins entre eux, de se donner de petites joies à leur modeste mesure. Alors, dans le géant espace ingrat – mi-salle polyvalente municipale, mi-hospice –, tout pétarade. Vieux tubes, vieilles rengaines, vieux gags. Mais pas suffisamment pour couvrir les bruits mystérieux et menaçants du dehors : un monde encore plus dur s'annonce à coups de perceuse. Dans leur ultime concert-théâtre, Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff usent à la fois de plus de tendresse et de stridence que d'habitude. Tout semble pareil et tout pourtant est décalé. Car la violence se devine plus méchante encore au-dehors et leurs personnages encore plus jeunes, plus fragiles autour de la formidable Lorella Cravotta. Il faut ici farouchement jouer sa vie pour ne pas disparaître, et s'amuser pour ne pas mourir.

★★ *L'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, mise en scène de Marie-Louise Bischofberger, au Théâtre de la Madeleine, Paris 8^e. Tél. : 01-42-65-06-28.

★★ *Salle des fêtes*, de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff, jusqu'au 16 mai au Théâtre national de Chailly, Paris 16^e. Tél. : 01-53-65-30-00.

Théâtre ◀ La comédienne retrouve les planches parisiennes avec «l'Amante anglaise», une pièce basée sur un fait divers sanglant de 1949.

Ludmila Mikaël sublime Duras

L'Amante anglaise
de MARGUERITE DURAS

Mise en scène de Marie-Louise Bischofberger.
Théâtre de la Madeleine, mar-sam 20 h 30, dim 15 h.
Rens. : 01 42 65 07 09.

«**C**e crime est un crime dont on ne se lasse pas», écrivait Marguerite Duras dans *Liberation* du 17 juillet 1985 à propos de «l'affaire Grégory», dans l'article paru sous le titre de «Sublime, forcément sublime Christine V.». D'autres crimes, avant celui-là, elle ne s'était pas lassée. Jean Genet avait écrit *les Bonnes* en écho au carnage des sœurs Papin, qui fascina aussi Jacques Lacan. Pour Duras, ce fut le crime d'Amélie Rabilloud, jugée en décembre 1949 par la cour d'assises de Versailles, pour avoir tué et dépecé son mari, avant d'en éparpiller les morceaux dans les égouts et les terrains vagues de Savigny-sur-Orge. Sans jamais fournir de véritable explication à son geste.

Rayonnante. De cette affaire, Duras se servit pour publier, en 1959, *les Viaducs de la Seine-et-Oise*, une première pièce qu'elle disait «détester», et qu'elle réécrivit sous forme de roman, en 1967. Elle l'adapte pour le théâtre l'année suivante. *L'Amante anglaise* (1) se rapproche de la vraie histoire. C'est la femme, qu'elle renomme Claire Lannes, qui est l'auteure du meurtre. La victime n'est pas son mari, mais Marie-Thérèse Bousquet, une cousine sourde et muette qui vivait chez elle. Les morceaux du cadavre, elle ne les a pas jetés dans la rue, mais d'un pont de chemin de fer, sur les trains de marchandise qui passaient. Adaptée du roman, la pièce met en scène le mari – Pierre Lannes – et la meurtrière, successivement questionnés par l'Interrogateur (flic, psy, ce n'est pas précisé). Dans sa mise en scène au théâtre de la Madeleine, Marie-Louise Bischofberger suit les indications de Duras : «La représentation doit être sans décor aucun, devant le rideau de fer baissé.» Elle a raison «de ne pas entrer dans une fausse mélo-



André Wilms et Ludmila Mikaël dans une pièce traitée comme un docu. PASCAL VICTORI, ARTCOMART

die durassienne», comme elle le dit elle-même. Ni mélancolique ni distancié, son spectacle tend la corde et ne relâche rien ; on ne perd pas un mot d'une histoire – d'une douleur – traitée comme un documentaire et assumée par trois acteurs à charge intérieure forte. Plus rayonnante chez André Wilms (l'Interrogateur), jamais très loin de la colère et toujours attentif pourtant. Plus sourde chez Ariel Garcia Valdés, bloc de douceur qui dévoile ses failles sans jamais appuyer. Et plus complexe chez Ludmila Mikaël, qui sait tout de la grâce, de la violence et de l'absence. On a sans doute raison de dire que Duras écrit encore mieux pour les femmes que pour les hommes.

De chaque mot, Ludmila Mikaël fait à la fois arme et bouclier, sans ostentation, décidément étrangère à la vulgarité.

Mystère. Elle ne se prend pas pour une héroïne durassienne, effleure à peine le côté femme du peuple de son personnage, et s'efforce tout simplement de donner corps au mystère. «*Écoutez-moi... je vous en supplie...*», ce sont les derniers mots de Claire ; ils donnent envie de lancer à Ludmila Mikaël : «*Continuez... s'il vous plaît...*»

◀ RENÉ SOLIS

(1) Le programme du spectacle, en vente au théâtre de la Madeleine, publie le texte intégral de la pièce, précédé d'un dossier très bien présenté.

LE FIGARO

Armelle Héliot

Une «Amante anglaise» fidèle à Duras

Ludmila Mikaël, Ariel Garcia-Valdès, André Wilms apportent une vitalité puissante à l'oeuvre de Marguerite Duras.

C'est devant le rideau de fer du Théâtre de la Madeleine que se joue L'Amante anglaise.

C'est ainsi que l'avait souhaité Marguerite Duras lorsqu'elle mit au point en 1968 cette version pour le théâtre d'une histoire qui avait connu bien des métamorphoses. Au commencement, un article de Jean-Marc Théolleyre, chroniqueur judiciaire du Monde. On est en décembre 1949. Le procès d'Amélie Rabilloux a lieu devant les assises de Versailles. Elle a tué son mari, a dépecé le cadavre et en a dispersé les morceaux dans les égouts et les terrains vagues de Savigny-sur-Orge. Elle cherche désespérément le pourquoi de son geste. C'est ce qui passionna l'écrivain qui fit une pièce de théâtre (Les Viaducs de la Seine-et-Oise, 1959), un roman (L'Amante anglaise, 1967). Dans la version dernière, jouée aujourd'hui, Claire Lannes (Ludmila Mikaël) a tué sa cousine germaine, sourde et muette, qui vivait chez elle et son mari Pierre Lannes (Ariel Garcia-Valdès), fonctionnaire au ministère des Finances. Un «interrogateur» (André Wilms) questionne l'époux, puis la criminelle. C'est tout. Quarante-cinq minutes et quarante-cinq minutes. Le premier mouvement est une scène d'exposition. Elle demande une attention redoutable aux deux interprètes.

Le deuxième mouvement a quelque chose de plus délié, paradoxalement, car Claire Lannes joue et se joue de son interlocuteur. Marie-Louise Bischofberger, qui signe la mise en scène, s'appuie sur les trois personnalités d'exception qu'elle a réunies. Ce qui renouvelle ici le texte de Marguerite Duras, c'est la vitalité des comédiens, cette tension dansante, ce mouvement perpétuel des corps (même si Pierre Lannes est assis sur une chaise, face au public) qui éclaire d'un jour nouveau L'Amante anglaise.

On comprend mieux le couple, par la sensualité de Claire Lannes, on prend plus de plaisir à la partition de l'interrogateur par la tension ironique d'André Wilms, on est subjugué par la finesse du jeu d'Ariel Garcia-Valdès et ce qu'il apporte de complexité au personnage.

On admire la délicatesse, la profondeur, l'intelligence de Ludmila Mikaël qui est une Claire qu'aurait aimée Marguerite Duras. Et surtout, on a beau avoir vu souvent L'Amante anglaise, on est saisi par la force de l'écrivain. Un très beau moment.

« L'Amante anglaise », ou la recherche des « pourquoi » d'un crime

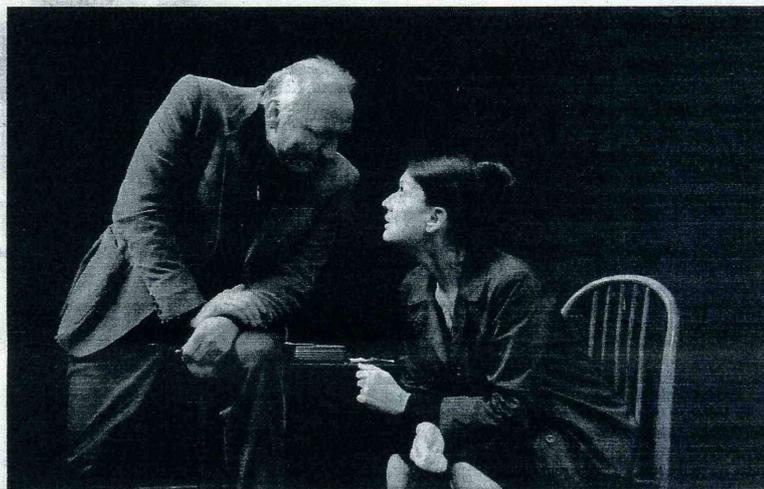
La pièce de Marguerite Duras, inspirée d'un fait divers meurtrier, est présentée à la Madeleine

Théâtre

Marguerite Duras (1914-1996) a toujours lu les faits divers. Elle était fascinée par le fait que rien ne peut combler le « pourquoi » des meurtres, quelles que soient les raisons avancées. En 1985, elle a perdu les pédales en signant « Sublime, forcément sublime », un article à la gloire de Christine Villemin, soupçonnée d'avoir tué son fils, le petit Grégory. Ce n'est pas ce que l'on retiendra d'elle aujourd'hui, où le meilleur de ce qu'elle a écrit sur un sujet judiciaire est présenté au Théâtre de la Madeleine : *L'Amante anglaise*, dans une mise en scène remarquable de Marie-Louise Bischofberger.

Au commencement, il y a l'histoire d'Amélie Rabilloux. En 1949, cette femme a tué son mari, puis elle l'a découpé en morceaux, qu'elle a déposés dans divers endroits de Savigny-sur-Orge (Essonne), où elle habitait. Amélie Rabilloux a avoué dès qu'elle a été arrêtée. Au cours de son procès, dont Jean-Marc Théolleyre a rendu compte dans *Le Monde* du 1^{er} mars 1952, elle n'est pas arrivée à dire pourquoi elle avait dépecé le cadavre.

Cet article a mis Marguerite Duras sur la piste de *L'Amante anglaise*. Elle a d'abord écrit un roman du même nom, (paru en 1967), puis une pièce, *Le Théâtre de l'Amante anglaise*, jouée à partir de 1976 par Madeleine Renaud, Pierre Dux et Michael Lonsdale,



André Wilms (l'interrogateur) et Ludmila Mikaël (Claire Lannes). PASCAL VICTOR/ARTOOMART

dans une mise en scène de Claude Régy. Au fil des reprises successives, le titre de la pièce est devenu *L'Amante anglaise*. Du fait divers, Marguerite Duras retient le meurtre inexplicable par son auteur, qu'elle appelle Claire Lannes. Cette femme n'a pas tué son mari, mais sa cousine sourde et muette, Marie-Thérèse Bousquet, qui vivait chez elle.

La « bonne question »

De cette cousine, seul le corps dépecé a été retrouvé, le long de rails de chemin de fer. Claire Lannes refuse de dire ce qu'elle a fait de la tête. Elle est interrogée par un homme qui n'est ni un magistrat, ni un psychanalyste, ni un avocat. Quelqu'un qui voudrait savoir. Marguerite Duras sans doute. Ou chacun d'entre nous.

Cet interrogateur s'adresse d'abord à Pierre Lannes, le mari, puis à Claire Lannes. Pierre Lannes n'est pas surpris par le crime. Il parle de sa femme comme de quelqu'un d'étrange : « Rien ne restait en elle (...) Elle était comme fermée à tout et comme ouverte à tout. » Il

ne l'a jamais quittée, tout en ayant des maîtresses, parce que, dit-il, c'était la seule femme qui ne lui demandait rien. Il sait qu'il l'a aimée, mais il ne sait pas pourquoi elle l'a épousé.

Chez Claire Lannes, les « pourquoi » résonnent comme un puits profond, où seul le bruit d'une pierre, longtemps après qu'elle a été lancée, signale qu'il y a de l'eau. Tout le monde veut savoir ce qu'elle a fait de la tête. En ne le dévoilant pas, elle rend le crime insaisissable (donc presque parfait, d'une certaine manière) et concentre toute l'attention sur elle. Personne, dit-elle, ne lui a posé « la bonne question sur le crime ». Elle aurait répondu. Elle-même la cherche, mais seulement « un peu » fait-elle remarquer, avec une roublardise terrible.

L'enjeu de *L'Amante anglaise* réside dans cette question introuvable, qui renvoie chacun à des zones de la conscience où la perception de la réalité vacille. Au Théâtre de la Madeleine, tout concourt à rendre ce sentiment évident. André Wilms (l'interrogateur), Ariel Garcia-Valdez (Pierre Lan-

nes) et Ludmila Mikaël (Claire Lannes) jouent devant un rideau de fer, comme le voulait Marguerite Duras. On a l'impression qu'ils écrivent la pièce en direct : chaque mot, s'ajoutant à un autre, tire un fil fascinant et inquiétant, comme le font les images de rails (signées Caroline Champetier) projetées sur le rideau de fer.

Ludmila Mikaël n'était pas montée sur scène depuis huit ans. Par choix. Elle voulait vivre sans être actrice. Elle revient avec un jeu extraordinaire. Elle n'aurait pu souhaiter meilleurs compagnons qu'Ariel Garcia-Valdez et André Wilms. Ils forment un trio qui nous emmène sur un chemin sans fin de la vie : pourquoi ? ■

Brigitte Salino

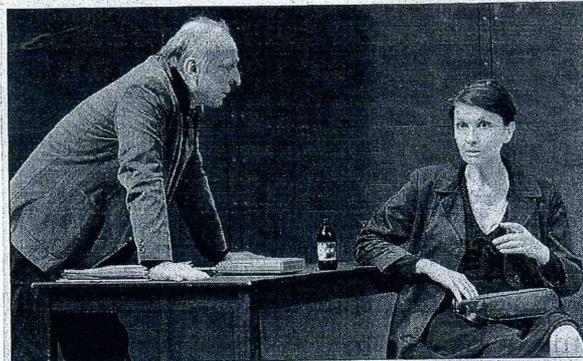
L'Amante anglaise, de Marguerite Duras. Mise en scène : Marie-Louise Bischofberger. Avec Ludmila Mikaël, Ariel Garcia-Valdez, André Wilms. Théâtre de la Madeleine, 19, rue de Surène, Paris-8^e. M^o Madeleine. Durée : 1 h 30. Tél. : 01-42-65-07-09. Du mardi au samedi, à 21 heures ; dimanche, à 15 heures. De 10 € à 30 €.



Quotidien National ☎ : 01 53 76 82 56
 T.M. : 350 000 L.M. : 677 000

FINANCIAL TIMES

MARDI 12 MAI 2009



Preconceptions undone: André Wilms and Ludmila Mikaël in 'L'amante anglaise'

THEATRE

L'amante anglaise

Théâtre de la Madeleine, Paris

Sixty years ago a nasty nine-day wonder rocked France. A provincial housewife killed her husband, chopped him up and slipped out by night to drop chunks of corpse over the bridge on to moving trains. She was caught after railway managers identified the viaduct under which all the trains passed. They never found the head.

It was all quickly forgotten, except by Marguerite Duras, who had not one but two cracks at dramatising the story. It premiered in 1968 with some changes. The victim became the deaf-mute cousin in whose house the couple lived. The husband was spared.

Interrogation on stage is a favourite dramatic technique, from full court scenes to *Frost/Nixon* jousting. What is striking here is the moral insulation: not a whiff of good/bad, justice/injustice or indignation. The "huge lump of deaf meat" that gets murdered is incidental as Marie-Louise Bischofberger's skilful production draws us down sinuous mindtracks, framed by grainy film of rattling trains.

The structure is simple. Two symmetrical interviews, of husband Pierre and killer wife Claire, are linked by the questioner desperate to tick the "motive?" box. Duras wanted and gets a bare stage backed by an iron curtain. It is a pitiless setting for this verbally dense text that leaves a shaky actor nowhere to hide. This play needs maestros and in this production gets them.

Ariel Garcia-Valdès's rumpled Pierre conveys with great delicacy the infinite nuances of knowledge and complicity that an innocent person can harbour for a person they love or once loved. He stares the obvious in the face with what lawyers call Nelsonian blindness,

laying bare his inner desolation through bemused nuggets of information, hopeful smiles and involuntary hand flutters. André Wilms's interrogator has a more shadowy and less ambiguous role and, though sometimes too obviously edgy, steers elegantly away from hard cop clichés.

Ludmila Mikaël's Claire, heralded as mad, dim or reclusive, undoes all preconceptions. She reveals a true Duras sensuality, trapped in her nostalgia for a former lover, overlaid with enigmatic, chilly detachment. She frustrates not only her questioner but also herself with a mix of deadpan literalism and seductive stonewalling that defeats all efforts towards self-discovery. ★★★★★

Clare Shine

Tel +33 1 42 65 07 09

LE NOUVEL OBSERVATEUR - Odile Quirot

Marguerite Duras fut toujours attirée par les grandes criminelles. C'est le procès de l'une d'elles en 1949 - Amélie Rabilloud - qui lui inspira le personnage de Claire Lannes, l'héroïne de «L'Amante anglaise», qui assassina la cousine sourde-muette de son mari, la découpa en morceaux, qu'elle jeta dans des trains, et ne répondit jamais à cette question : «Pourquoi l'avez-vous tuée ?»

Madeleine Renaud créa le rôle en 1968 sous la direction de Claude Régy, repris plus tard par Suzanne Flon. Aujourd'hui, c'est Ludmila Mikaël, de retour au théâtre après une longue absence, qui s'en empare. Elle est sidérante, calme, si calme, qu'elle bouleverse et inquiète. Cheveux tirés, talons plats, tenue stricte, gestes rares, elle prête à Claire Lannes les traits d'une femme encore belle, mais tristement ordinaire. Quand elle répond aux questions de l'Interrogateur (qui n'est pas un flic - Claire a déjà avoué - mais peut-être un psychiatre, Duras ne le dit pas), elle semble chercher à réveiller en elle des zones éteintes, une odeur de menthe, ou un amour de jeunesse, à Cahors. Elle est comme un puits sans fond, envahie par instants par des bouffées d'enfance, des révoltes. Tout en elle tressaille. Elle est un papillon redevenu chrysalide, que la mise en scène de Marie-Louise Bischofberger épingle devant un rideau de fer gris où surgissent d'oppressantes images d'aiguillages, de trains. André Wilms, l'Interrogateur, gravite autour de Claire, masse d'énergie tendue vers la volonté de savoir. A l'inverse, opaque, corps tassé, Ariel Garcia-Valdès est Pierre Lannes, le mari, plein de secrets lui aussi.

En telle compagnie, c'est peu dire qu'on savoure l'art de Marguerite Duras, et cette traque entêtée des failles des âmes perdues sous la banalité.

«L'Amante anglaise», de Marguerite Duras, au Théâtre de la Madeleine, 01-42-65-07-09.

'assiette



Raham Harvey et Sheila McConachie, auteurs de « Whisky Kitchen 10 Ways with Whisky and Food », sont aux fourneaux du Craggan Mill.

même blend qui se distingue par un léger arôme de tourbe.

À Edimbourg, la Scottish Whisky Experience, vitrine de l'industrie (sorte de musée, avec une salle abritant une rare collection de 3.000 bouteilles), n'est pas en reste en son restaurant **Amber**. On y aime les moules d'Écosse, crème fraîche, oignons le printemps et Islay, le porc ourbé et jode du whisky renforçant l'esprit marin. Inédit le plat Tom Kitchin, traité sans, qui a ravivé trois ans au Louis XV, une sorte de bébé Ducasso exigeant et créatif que tous les gourmets de la ville adorent, fait au **Kitchin** une délicieuse cuisine de saison avec les meilleurs produits

d'Écosse. Il a conçu quelques recettes impeccables, dont un haggis déstructuré sauce au Coal, il a vingt-six ans d'âge élégant et vivifiant, et un baba où le Glenfarclas, quinze ans d'âge remplace le rhum avec justesse. En période de chasse, la grouse comme le chevreuil bénéficient, eux, d'une superbe sauce au Adelphi. Milltonduff, vingt-six ans d'âge.

Enfin, le restaurant **Pompadour** de l'hôtel Caledonian sur Prince Street (ouvert uniquement en fin de semaine) présente un menu whisky (39 livres) où l'entrée et le dessert sont imprégnés de Glenmorangie.

JEAN-LOUIS GALENÉ

d'ores et déjà, le plaisir de conduire qu'elle inspire est sans équivalent : elle accélère comme une moto (de Grand Prix), bondit de camion en camion et épouse les

Forcément sublime

THÉÂTRE

L'AMANTE ANGLAISE de Marguerite Duras

Mise en scène de Marie-Louise Bischofberger. Avec Ludmila Mikael, André Garcia-Valdès et André Wilms.

À Paris, Théâtre de la Madeleine, 01.42.65.06.28. Durée 1 h 30.

Une mise en scène au cordeau de la pièce de Duras, servie par un « triangle magique » d'acteurs.

Inspirée d'un fait divers « gore », « L'Amante anglaise », créée en 1968 (« refonte » d'une première pièce datant de 1959), permet de mieux comprendre le fameux article controversé, écrit par Marguerite Duras dans « Libération » sur l'affaire Gregory en juillet 1985 (« Sublime, forcément sublime Christine V. »). L'héroïne de « L'Amante anglaise » est une jeune femme qui a tué sa cousine sourde et muette, employée comme domestique, et l'a découpée en morceaux, qu'elle a ensuite jetés dans des trains de marchandises qui passaient sous un viaduc voisin. La meurtrière finit par se dénoncer mais est incapable de justifier son geste. Au-delà de l'horreur du crime (dans le vrai fait divers, la femme a supprimé son mari), l'écrivain s'intéresse à l'absurdité de l'acte, mais aussi au statut de l'accusée, qui, face à une justice ultracodifiée, n'a pas la possibilité de s'expliquer.

« L'Amante anglaise » parle donc de l'acte gratuit, à la façon de

Gide ou Camus, de la folie (extraordinaire, mais aussi de la solitude, des amours perdues, du mal de vivre absolu – forcément sublime. Marie-Louise Bischofberger met en scène avec beaucoup d'acuité cette pièce intrigante et macabre au Théâtre de la Madeleine. Respectant les « consignes » durassiennes – le spectacle est joué devant un rideau de fer – pour mieux les détourner (des voies ferrées tortueuses comme les recoins de l'âme sont projetées sur le métal gris), elle évite tout traitement esthétisant ou onirique. Ce qu'elle met en relief, c'est un réel effrayant. Images, gestes, sons et lumières ne font que souligner crûment la parole « découragée » des trois per-

sonnages. Chaque mot pèse et bout de son propre mystère.

Il fallait pour « tenir » sur cette ligne « haute tension » des funambules hors pair. Ludmila Mikael (Claire Lannes, la meurtrière), André Garcia-Valdès (Pierre Lannes, le mari) et André Wilms (l'interrogateur) forment un trio parfait.

Ludmila Mikael est une opale aux reflets changeants : meurtrière cynique, folle froide et tranquille, puis héroïne blessée, ivre de son ancien amour – bouleversante dans l'assaut de solitude final. André Garcia-Valdès assume toute l'ambiguïté du mari faussement débonnaire, veule et inquiet. André Wilms est un interrogateur implacable et habité : il est à la fois l'homme de la rue, le journaliste impatient et le diète lassé du monde vide et cruel qu'il a lui-même créé – de ses enfants perdus qu'il ne veut plus même écouter.

PHILIPPE CHEVILLEY





Natalia Ginzburg

JE T'AI ÉPOUSÉE PAR ALLÉGRESSE

Février 2009



Hebdomadaire
T.M. : 70 783

☎ : 01 42 44 16 16
L.M. : N.C.

INROCKUPTIBLES (LES

MARDI 3 MARS 2009

SCÈNES

Je t'ai épousée par allégresse de Natalia Ginzburg, mise en scène Marie-Louise Bischofberger

Avec Valeria Bruni-Tedeschi, Stéphane Freiss, Edith Scob, Marie Vialle, Armelle Bérengier

Jusqu'au 29 mars au Théâtre de la Madeleine, Paris VIII^e, tél. 01.42.65.07.09, www.theatremadeleine.com

Une comédie à l'italienne révèle la belle nature de Valeria Bruni-Tedeschi, qui brûle les planches avec une sensualité inégalée.

C'est en réponse à un défi lancé en 1964 par la comédienne Adriana Asti que l'auteur italienne Natalia Ginzburg (1916-1991) se surprend à être capable d'écrire une pièce drôle...

"Je voyais naître une comédie gaie. Pourquoi gaie, je l'ignore. Moi, je n'étais pas de nature joyeuse. Mais elle était peut-être gaie à cause de la grande stupeur hilare que l'on éprouve lorsqu'on fait quelque chose que l'on s'était promis de ne jamais faire."

Ainsi, le charme incomparable de sa pièce, *Je t'ai épousée par allégresse*, réside peut-être dans le transfert en miroir de ce même sentiment de stupeur qu'exprime son héroïne, Giuliana. Celui de se retrouver subitement mariée, elle qui s'était toujours promis de ne jamais épouser un homme sur un coup de tête. Et la comédie de se construire



Pascal Gély

sur cette ire postnuptiale qui fait qu'une jeune femme à la dérive, sans autres biens que le contenu de sa petite valise, ne décolère pas d'être enfin à l'abri du besoin après des noces express avec un jeune avocat nanti. Figure reprise comme modèle ici, cette mythique "fille à la

valise", qui parcourt avec glamour le cinéma et la littérature dans l'Italie des années 70, est l'occasion de découvrir une Valeria Bruni-Tedeschi (Giuliana) transfigurée en "amoureuse de la vie" somptueusement piquante et débordante d'énergie, elle que l'on croyait pour toujours enfermée avec humour dans le touchant registre des larmes à fleur de peau et du spleen existentiel. Mené tambour battant par Marie-Louise Bischofberger, le spectacle, qui réunit Stéphane Freiss, Edith

Scob, Marie Vialle et Armelle Bérengier, témoigne alors d'une légèreté qui ne peut s'apprécier vraiment qu'à l'aune de cette révélation transgressive : le bonheur d'assister aux premiers pas d'une actrice avançant avec allégresse sur un territoire qu'elle s'était jusqu'à présent interdit d'aborder. **Patrick Sourd**

Tout le charme d'une comédie à l'italienne

THÉÂTRE

À la Madeleine, « Je t'ai épousée par allégresse » est une réussite.

ILS SE SONT rencontrés par hasard, ils se sont mariés sur un coup de tête. Et maintenant ? Pietro (Stéphane Freiss) vient d'un milieu bourgeois, catholique, rigide, urbain. Giuliana (Valeria Bruni-Tedeschi), d'une famille pauvre, disloquée, paysanne. Il est avocat et très occupé. Elle a rêvé d'être danseuse et traîne au lit en se confiant à la petite bonne. Elle

s'ennuie. Elle doute. Elle a peur que Pietro ne se réveille et ne la largue... Elle sait qu'il l'a épousée dans l'allégresse... et comme par inadvertance. Elle, par intérêt et pour être rassurée.

Mais soyez tranquilles, ils s'aiment. On sait que cela ne peut finir mal... et l'on ne prend que plus de plaisir à écouter les impénitentes bavardes que sont les femmes dans cette pièce délicieuse de l'Italienne Natalia Ginzburg (1916-1991), qui la composa un peu par hasard. Si la comédie date de 1964, elle conserve toute sa pertinence

dans les rapports de classes, de générations, elle est subtilement politique et possède une indéniable poésie par la grâce de personnages à fort tempérament et dotés d'une inépuisable fantaisie, imaginés par l'écrivain de *Tous nos hiers*.

Un régal !

Marie-Louise Bischofberger a réuni une excellente distribution, cotraduit le texte et bien mis en valeur chacun dans le décor, dur pour les voix mais beau, d'Arthur Aillaud. La mère de Pietro vient en inspection. Édith Scob, raide, aigre,

mais folle, est parfaite. Armelle Bérengier compose une vieille fille allumée très ressemblante. Vittoria, la petite bonne, possède l'esprit de la magnifique Marie Vialle, double heureux de Giuliana, la belle, fine, précise, sourdement mélancolique Valeria Bruni-Tedeschi. Stéphane Freiss, acteur passionnant, est comme Pietro : il s'en tire très bien. Bref, un régal !

ARMELE HÉLIOT

■ Théâtre de la Madeleine.

Tél. : 01 42 65 07 09. Durée : 1 h 35.

Voir aussi blog théâtre par lefigaro.fr



De gauche à droite : Armelle Bérengier, Stéphane Freiss, Valeria Bruni-Tedeschi, Marie Vialle et Édith Scob. Pascal Gély



William Shakespeare

LE VIOL DE LUCRECE

Mai 2006

LES CRITIQUES DU FIGARO

Pureté tragique

Le Viol de Lucrece d'après William Shakespeare à Bobigny

THÉÂTRE. C'est une remarquable proposition que celle de Marie-Louise Bischofberger qui signe la mise en scène de cette transposition dramatique d'un poème de Shakespeare *Le Viol de Lucrece*. Rachida Brakni incarne Lucrece, elle est également celle à qui un narrateur, qui joue aussi Tarquin le fils, conte cette histoire. Pascal Bongard, coauteur avec Marie-Louise Bischofberger de l'adaptation, l'interprète magistralement. Un montage élaboré délicatement unit Shakespeare traduit par le poète Yves Bonnefoy et des pages de saint Augustin consacrées à ce « fait divers » qui change le cours de l'histoire romaine.

Tout ici est déployé sous le signe de l'extrême sophistication, du soin le plus grand donné à l'espace, un superbe plateau mouvant de Raymonde Couvreur, aux costumes créés par le metteur en scène, avec l'aide de Jean-Daniel

Vuillermoz, aux rares éléments de décor – les armures viennent du Français ! –, aux lumières de Marie-Christine Soma, au son de Nathalie Cabrol, jusqu'aux déplacements chorégraphiés par Arco Renz sur de subtiles musiques, envoûtantes, déchirantes et venues d'horizons très divers.

On ne vous racontera pas ici cet épisode célèbre, thème de tableaux fameux : si des jeunes ne le connaissent pas, qu'ils aient le bonheur du récit. Et découvrent aussi ce poème sublime de Shakespeare. Car, et c'est toute la force de ce travail engagé, intelligent, d'une très haute sensibilité : il est accessible, ouvert, et que ce thème soit à Bobigny si puissamment traité est aussi important politiquement. Voilà de l'élitaire pour tous qui a du sens.

On n'en finirait pas d'analyser la beauté du jeu, la finesse de la présence des deux co-



médiens. Magnifique dans la profondeur et noblesse, Rachida Brakni ; superbe dans la fraternité comme dans la brutalité, Pascal Bongard. Accordés en un moment unique immense.

ARMELLE HÉL

■ MC 93 de Bobigny, du mardi au samedi à 20 h 30 ; dimanche en matinée, à 15 h 30. Tél. : 01.41.60.72.72. Jusqu'au 21 mai. Une longue tournée débutera en octobre.

THÉÂTRE « LE VIOL DE LUCRÈCE », À BOBIGNY

Un long poème de Shakespeare

EN L'ESPACE de deux ans, dans les années 1593-1595, deux fois Shakespeare a mis une femme violée au centre d'une œuvre : dans *Titus Andronicus*, Lavinia, à qui la langue est arrachée pour qu'elle ne puisse pas nommer les auteurs du crime ; dans *Le Viol de Lucrèce*, où la mort que se donne la « *belle et chaste* » Romaine, après son viol par Tarquin, provoque une révolte qui, dit-on, aurait mis fin à la royauté et fondé la république.

Si *Titus Andronicus* est une tragédie, *Le Viol de Lucrèce* est un long poème dramatique que l'on peut écouter en partie à Bobigny, où Rachida Brakni et Pascal Bon-

gard le jouent dans la mise en scène de Marie-Louise Bischofberger et une traduction de toute beauté du poète Yves Bonnefoy. Un homme et une femme, donc, deux voix pour un soir où l'on entendra le récit d'un viol, certes, mais sur un ton et dans une langue qui portent une vertu consolatrice, comme cela peut être dans les contes, ou quand, le temps ayant fait son œuvre, le pire peut être dit sans que la violence tue l'objet même du récit.

« *Tu veux que je raconte une histoire ?* », demande l'homme à la femme. Ils pourraient être un couple d'aujourd'hui au retour d'une

soirée, lui en costume sombre, elle en longue robe blanche. Il allume des bougies, elle déploie un drap sur le sol, et s'étend. La nuit les enveloppe, l'espace qui les entoure est à la fois la chambre d'amants et le lieu d'une mémoire ancienne où sont posés une bassine d'étain et les éléments épars d'une armure.

« Chasser de moi ce sang »

Ainsi s'annonce Tarquin le guerrier et Lucrèce la violée. A l'un, les armes de la force, à l'autre, le recours de l'eau pour laver ce qui ne peut pas l'être, le corps déchiré. « *Le désir est mon pilote, et mon butin la beauté* », dit Tarquin. « *Le seul remède qui vaille, c'est de chasser de moi ce sang souillé* », dira Lucrèce à l'issue d'une nuit où elle décide de ne rien cacher à son époux aimé. Lucrèce sait que « *son âme intacte la purifie des souillures de son corps* ». Mais elle se tue pour que « *nulle dame dans l'avenir ne puisse s'excuser en s'autorisant de moi* ».

Si la mise en scène de Marie-Louise Bischofberger n'évite pas les afféteries, elle sauvegarde l'essentiel : faire entendre deux comédiens de très belle tenue, dont les voix disent le drame d'une vie à laquelle tant d'échos renvoient aujourd'hui : viols dans la sphère familiale, « tournantes » et viols ethniques. Et, à travers le poème dramatique de Shakespeare, ce drame devient psalmodie. ■

BRIGITTE SALINO

Le Viol de Lucrèce, de Shakespeare.

Traduction : Yves Bonnefoy. Mise en scène et adaptation : Marie-Louise Bischofberger. Avec Rachida Brakni et Pascal Bongard. MC93, 1, boulevard Lénine, Bobigny (Seine-Saint-Denis). M^o : Bobigny-Pablo-Picasso. Tél. :

16 MAI 2006

Le Viol de Lucrèce de William Shakespeare,
mise en scène Marie-Louise Bischofberger
Jusqu'au 21 mai à la MC93 Bobigny, tél. 01.41.60.72.72.
www.mc93.com

Un poème shakespearien prétexte à un jeu de rôle dénonçant l'outrage du viol et le scandale des violences faites à la condition féminine.

Elle (Rachida Brakni) porte une très élégante robe de soirée à la blancheur immaculée, lui (Pascal Bongard) est impeccable dans son costume sombre. C'est par une petite porte qui s'ouvre dans le fond de scène qu'ils accèdent à l'espace du plateau aménagé comme un loft moderne. Détachée du sol, la chambre à coucher occupe toute la place ; un vaste radeau de bois, un plancher chahuté qui s'orne de quelques pièces de collection, un casque antique, une longue épée ouvragée, les éléments d'une armure... L'heure est au flirt courtois pour ce couple complice qui prolonge tard dans la nuit le plaisir d'être ensemble. "Tu veux que je te raconte une histoire ?", propose l'homme en préparant à sa compagne un dernier verre tandis qu'elle s'allonge sur le lit couvert d'un vaste drap blanc.

Pour nous faire entendre le tragique récit que constitue *Le Viol de Lucrèce*, poème dramatique écrit par Shakespeare en 1594 et rédigé la même année que son terrible *Titus Andronicus*, Marie-Louise Bischofberger choisit de l'installer dans la rassurante intimité d'un face-à-face amoureux. L'invention d'un jeu cruel qui mêle l'historique au quotidien, le présent à la légende, à travers des mots que s'échangent deux amants. Osant la nudité comme un ultime rempart de pudeur, Rachida Brakni, magnifique dans le rôle, fait de la cause de Lucrèce, femme abusée et violée par le puissant Tarquin, un éternel message de révolte en écho des multiples affronts subits, encore et toujours, par les femmes aujourd'hui. Menant le jeu en violeur maître chanteur tout autant qu'en



Pascal Bongard

Pascal Victor

nourrice attentive ou en messenger d'occasion, Pascal Bongard éclaire le conte d'une présence masculine revendiquant en toute complicité l'acte de la dénonciation. Et si au final Lucrèce se suicide, l'histoire est ainsi... Ces derniers mots sont ceux d'une guerrière qui jamais ne mit genou à terre : "Non, non, nulle dame vivant après moi, par mon excuse aura prétexte à s'excuser."

Patrick Sourd

Théâtre. «Le Viol de Lucrece» mis en scène par Bischofberger.

Shakespeare de l'épique à l'intime

Le Viol de Lucrece

de Shakespeare, m.s. Marie-Louise Bischofberger. A la MC 93 de Bobigny, Jusqu'au 21 mai. Rens.: 0141607272 ou www.mc93.com

Parce que son mari a trop vanté un soir la beauté et la chasteté de Lucrece, son épouse, Tarquin, fils du dernier roi de Rome, décide d'aller violer la jeune femme. L'histoire, telle que racontée par Tite-Live et Ovide, inspira à Shakespeare un poème dramatique, rédigé sans doute en même temps que *Titus Andronicus*, une de ses pièces les plus sanglantes, où le viol occupe une place centrale. Le poème se compose d'un double récit: c'est Tarquin qui a la parole

avant l'acte et c'est Lucrece qui raconte l'après. La mise en scène de Marie-Louise Bischofberger vise à donner au texte une dimension familière pour mieux le faire entendre. Le pari est largement réussi.

Un couple d'aujourd'hui se raconte cette histoire ancienne et fait ressurgir des démons actuels. Costumes et scénographie traduisent le tiraillement entre l'archaïque et le contemporain, le passage permanent de l'épique à l'intime. Des deux acteurs, c'est Pascal Bongart qui assume le plus cette double dimension, avec un mélange de détachement et d'extrême précision dans l'énonciation

de l'horreur. Plus retenue, Rachida Brakni semble aussi plus lisse. Rien ne peut rapprocher les deux paroles qui pourtant se mélangent; ni rattraper l'irréparable, même pas le beau texte que Marie-Louise Bischofberger insère à la fin du récit, où saint Augustin s'élève d'un même élan contre l'opprobre que subissent les femmes violées et contre le suicide de Lucrece.

Dans la traduction d'Yves Bonnefoy, la langue de Shakespeare est d'abord musique et clarté, effrayante dans sa simplicité et dans le constat qu'elle dresse des rapports hommes-femmes. ◆ R.S.

Scènes critiques

Le Viol de Lucrece de William Shakespeare

La critique de Fabienne Pascaud

L'âme du crime

Il aura donc tout osé, tout risqué, tout montré. L'ombre et la lumière, le grotesque et le tragique, le vice et la vertu. Et la victime et son bourreau, cernés avec autant d'attention, de lucidité, de « respect » l'un que l'autre, comme dans ce *Viol de Lucrece*, étonnant poème dramatique que monte Marie-Louise Bischofberger. William Shakespeare le compose en 1594, la même année que sa sanglante tragédie *Titus Andronicus* – plus effroyable affaire de pouvoir et de violence encore –, où la fille de Titus Andronicus, atrocement mutilée, violée, finissait liquidée par son propre père. Ici, c'est la sage Lucrece qui décide devant les siens de mettre fin à sa vie, pour tuer sa honte, ressusciter son honneur défunt. Alors que la guerre faisait rage tout près de la capitale romaine, Tarquin junior, fils du tyrannique roi de Rome Tarquin le Superbe (534-509 av. J.-C.), s'est en effet échappé du combat pour abuser d'elle, chez elle, profitant lâchement de l'hospitalité de la femme d'un de ses proches compagnons. Trop longtemps que cet époux de Lucrece ne cessait de lui vanter les charmes de la belle, sa noblesse, sa pureté. Le jeune Tarquin n'a pu résister à l'envie de ce que possédait son ami. Tout en restant tourmenté, taradé par la néfaste sauvagerie d'une pulsion qu'il analyse à merveille. Sans avoir la force d'y renoncer.

Entrer comme chez soi dans l'âme d'un criminel. Rament Shakespeare aura si bien pénétré les motivations d'un coupable. Sans pathos. Dix ans déjà avant *Othello* (1604), avant *Macbeth* (1605), il montre ici que l'origine du crime tient souvent davantage au désir de ce qu'a l'autre qu'à ce qu'il possède en tant que tel. Et c'est ce « désir mimétique » – comme dirait le philosophe René

Girard, très versé en art shakespearien – qui provoque toutes les barbaries. Depuis Caïn et Abel... Mais Shakespeare ne se contente pas d'ausculter les zones d'ombre de son noir héros. Il creuse aussi les réactions, les souffrances de la victime, acculée à la soumission pour ne pas subir pire préjudice encore... Et torturée plus tard de souffrance, d'insidieuse culpabilité. Jusqu'à choisir le suicide public pour retrouver la dignité publique.

Un suicide fondateur, puisqu'il permettra à son époux de soulever le peuple contre le roi – père du violeur – et d'instaurer enfin dans Rome la république, supprimant pour jamais une royauté vécue comme tyrannique au cœur de tout Romain. Le viol et la mort d'une noble dame nécessaires pour engendrer la démocratie... Reprenant un authentique épisode de l'histoire romaine (509 av. J.-C.), célébré bien avant lui par Ovide et Tite-Live, Shakespeare ne condamne personne, ne juge pas, donne juste à voir, à comprendre, installant ici bien avant son *Hamlet* (1600) le fameux et si moderne « monologue intérieur » où le héros s'interroge sans fin sur le crime ou non à accomplir, argumente contre lui-même, lutte et se bat. Cette pluralité de regard, du point de vue – du bourreau à la victime – reste d'une profondeur saisissante. Tel un démiurge, Shakespeare sait l'art de se dissoudre et de renaître dans chacune de ses créatures.

Avec grande sobriété et finesse d'intentions, Marie-Louise Bischofberger a monté le long poème dramatique (trop rarement joué) comme un exercice de théâtre auquel s'amuse deux acteurs. Et Rachida Brakni et Pascal Bongard sont éblouissants dans leur partition opprimée-oppresseur. Si les vers tumultueux de Shakespeare la portent splendidement, il fallait pouvoir, telle Rachida Brakni, suggérer en pleine scène de viol plus que l'oppression physique, l'oppression morale. Comme Pascal Bongard, l'angoisse et l'appétit d'un crime qu'il ne peut éviter. On sort exsangue de l'étrange performance de théâtre. A la fois distancés et totalement intérieurs, dehors et dedans, les comédiens dans l'espace minimal nous ont appris à expurger nos passions, nos terreurs, nos douleurs. A Rome, elles avaient permis au moins d'accoucher de la démocratie. Shakespeare, notre contemporain, ne leur donne pas, lui, de conséquence heureuse. Ne les justifie pas. Ne les justifie plus ●

Le *Viol de Lucrece*, de William Shakespeare. D'après la traduction d'Yves Bonnefoy, adaptation et mise en scène de Marie-Louise Bischofberger, jusqu'au 21 mai à la MC 93 Bobigny.



P. VICTOR/AMXPPP



JON FOSSE

VISITES

Juillet et Novembre 2002

Liberation

LIBERATION

S A M E D I 7 E T D I M A N C H E 8 D E C E M B R E 2 0 0 2

GUIDE agenda



Après sa création au festival d'Avignon, la pièce est reprise à Paris dans un décor minimaliste.

Théâtre/«Visites» du Norvégien Jon Fosse.

Désert sentimental

Bouffes du Nord 37 bis, bd de la Chapelle, 75010. Du mardi au vendredi à 20h30, samedi à 16 h et à 20h30, relâche dimanche et lundi. Jusqu'au 21 décembre. Rens.: 01 46 07 34 50.

Quelqu'un va venir: c'était le titre de la première pièce traduite en français du Norvégien Jon Fosse et mise en scène par Claude Régy. «*Personne ne va venir*»: tel est le leitmotiv de *Visites*, la pièce du même Fosse présentée aux Bouffes du Nord par Marie-Louise Bischofberger. Attente, silence, absence, c'est toujours un univers du vide, où les personnages ont du mal à terminer leurs phrases, à se côtoyer, à exister. Dans *Visites*, la Fille (Audrey Bonnet) catalyse tout le malaise ambiant. C'est le jour de ses

19 ans, et la Mère (Dominique Reymond) a invité des amis pour lui «*faire plaisir*». Mais la jeune fille sait déjà que personne ne viendra tant elle a fait le vide autour. Elle sait surtout que le père, parti depuis longtemps, ne reviendra pas. Deux hommes fréquentent la maison: le Frère (Renaud Becard), qui cherche à fuir l'étouffoir, et l'Homme (Hugues Quester), amant de la mère. Entre eux, l'ambiance est lourde, voire sordide, mais le théâtre de Fosse, répétitif et musical, n'a rien de naturaliste. La mise en scè-

ne de Marie-Louise Bischofberger évite le pathos et le misérabilisme. Elle parvient à faire résonner l'humour de Jon Fosse et même à lui donner de la légèreté, notamment dans une dernière scène épatante de fluidité. Au Festival d'Avignon, où *Visites* a été créé l'été dernier, un décor inutilement encombrant handicapait le spectacle. Pour la reprise aux Bouffes du Nord, il a été sagement remis, et les quatre comédiens, impeccables, habitent seuls l'entêtant enfer de Fosse ●

RENE SOLIS

MONTMARTRE
PARIS CEDEX 02

42 21 62 00
MARS 2002

(Hebdo)
DP -0202537578-

US data print
Copie interdite sans autorisation du C.A.C.

Le Point

CULTURE THÉÂTRE



La chronique théâtre
de Philippe Tesson

Le théâtre du secret

Dominique Reymond
et Hugues Quester :
la mère, l'amant.

F. DELY AGENCE BERNARD



Visites

De J. Fosse, mise en scène de
M.-L. Bischofberger, avec R. Bécard,
A. Bonnet, H. Quester et D. Reymond.
Bouffes du Nord (01.46.07.34.50).

Il n'est pas étonnant que Claude Régy ait été séduit il y a quelques années par un jeune auteur norvégien, Jon Fosse, qu'il introduit en France. Fosse, en effet, soulève avec une rare économie de langage les émotions les plus profondément enfouies, et Régy excelle à explorer ce théâtre-là. L'an dernier, Jacques Lasalle à son tour s'était intéressé à cet auteur. Il avait monté au Théâtre de la Bastille *Un jour d'été*, et nous avions signalé la pureté de ce spectacle. Aujourd'hui, les Bouffes du Nord accueillent *Visites* dans une très belle mise en scène de Marie-Louise Bischofberger, et nous aimerions faire partager à nos lecteurs le bonheur particulier que nous a donné cette représentation.

Particulier en ce qu'il atteint les zones les plus sensibles, les plus secrètes de chacun de nous, pour peu que nous y soyons disponible, sans recours aux effets bruyants du théâtre. L'argument de la pièce est ténu : il s'agit, dans une situation banale, de la relation inconfortable entre une mère, ses deux enfants et son amant. De même le texte est-il discret. L'écriture très sobre, rapide et subtilement répétitive. Mais ce

rythme crée une musique qui vous enveloppe. Et de cette douceur sourd une espèce de violence. Moins les choses sont dites, plus elles prennent de sens. Sous le texte pudique court un sous-texte intense, qui exprime la vérité la plus intime des quatre personnages. La résignation amère de la femme, la lâcheté de l'amant, la révolte des enfants ne sont pas réellement exprimées, elles affleurent. Il suffit d'un mot, d'un geste, d'un silence, d'un regard, et le tragique est là, la douleur est là. Tout dans l'apparence est simple, mais le tumulte des âmes gronde sous cette banalité et la rend menaçante. Une lumière étrange éclaire ce spectacle, une lumière du Nord, opaque, sournoise, mate. Elle perce l'ombre du mystère humain, elle est plus pénétrante que l'éclat du soleil latin.

Le travail de Marie-Louise Bischofberger est remarquable. On aura compris que la nuance gouverne ce texte qui requiert le plus grand tact et la plus grande précision. Audrey Bonnet et Renaud Bécard sont parfaits dans les rôles jeunes. Mais la part du lion revient à Dominique Reymond, belle et intense comédienne, et surtout à Hugues Quester qui traduit de manière souveraine l'ambiguïté du personnage de l'amant.

Ce spectacle est un moment de grâce dans la monotonie de la vie théâtrale. ■

Le mystère Jon Fosse

THÉÂTRE Marie-Louise Bischofberger crée à Avignon « Visites », du Norvégien Jon Fosse, suite de « moments » aux vérités complexes, au-delà de l'apparence de la banalité

VISITES

de Jon Fosse
Salle Benoît-XII, à Avignon
De notre envoyé spécial:

Découvert en France il y a peu, Jon Fosse est le maître du mystère. Non pas tant celui du suspense et des romans policiers que celui des êtres. L'intrigue, chez lui, n'a de valeur que celle qu'on lui donne. Ce qui compte le plus, c'est ce qui se cache derrière, dans les silences, entre les mots. C'est ce qui ne s'exprime pas et pourtant « est ». On l'a vu en France, avec *Quelqu'un va venir*, *Melancholia*, *Le Nom* ou *Un Jour en été*. On peut le revoir avec cette création de *Visites* à Avignon dans la mise en scène de Marie-Louise Bischofberger.

La pièce réunit quatre personnages dans le huis clos d'une maison : Siv, la fille qui s'ennuie ; Leif, le fils qui vit seul, mais vient rendre visite de temps à autre ; la « mère » qui n'a pas de nom ; Eivind, l'ami de cette dernière.

De petites fissures laissent entrevoir des failles plus profondes

Saisis en sept « moments », ils vivent le quotidien d'une famille défectueuse, alors que le père a quitté le foyer. Les petites joies alternent avec les petites peines, sans histoires particulières à raconter. Pourtant, bientôt, de petites fissures laissent entrevoir des failles plus profondes. Siv déclare à son frère que l'ami de sa mère lui a « touché » la poitrine. Plus tard, c'est le fiasco de la fête organisée pour ses 19 ans par sa mère : aucun des invités ne vient... Peu à peu, ce qui semblait clair devient trouble. Les contours des personnages se perdent. Des vérités incertaines, équivoques, mélange du vrai et du faux, les frustrations des uns, les peurs des autres.

Installée dans un décor d'inté-

rieur tendu de bleu sombre, la mise en scène épurée de Marie-Louise Bischofberger ne tente pas de les éclairer vraiment. Tout son art est de laisser le spectateur en confrontation directe avec le verbe de Jon Fosse, extraordinairement simple et savant à la fois, balançant entre une banalité apparente et litanies obsessionnelles, comme les pensées qui vrillent la tête, idées fixes qui hantent et minent le cerveau. On est dans l'ordre du « rien », mais un « rien » d'autant plus terrible qu'il est tout.

Musiciens délicats de cette étrange partition sur les thèmes de l'absence (celle du père, en premier), de la solitude, de l'impossibilité d'être autant que de communi-

quer avec l'autre, les comédiens réunis se montrent d'une délicatesse extrême, évitant les pièges du réalisme brut autant que de l'anecdote : Audrey Bonnet, avec toute la force d'une fragilité inquiétante, est Siv, la fille qui a abandonné ses études et qui semble ne vivre qu'à la lisière d'un monde de fantasmes ; Jérémie Lippman interprète le fils qui se veut le « malc » de la famille jusqu'à se lancer dans un étonnant jeu du chat et de la souris avec l'« ami » de sa mère, qu'il soupçonne d'avoir tenté d'abuser de sa sœur. Cet « ami », c'est Hugues Quester, acteur virtuose sans cesse sur le fil du rasoir du non-dit, insaisissable jusque dans son statut (amant ou ami ? A-

til ou non voulu abuser de Siv ?)

Enfin, il y a Dominique Reymond, sorte de « Mère courage prise aux pièges des soucis du quotidien et qui ne voit rien ; ou fe semblant de ne rien voir. Elle d verse sans cesse son flot de parole comme pour remplir le vide q écrase son existence comme ce des sjens. A s'en faire éclater tête. A s'en briser le cœur.

Didier MÈREU

Jusqu'au 26 juillet.
Rens. : 04.90.14.14.60
Le texte de *Visites*, accompagné de variations sur la mort, est publié dans traduction de Serje Sinding, éditions l'Arche, 188 p., 14 €.



Dominique Reymond et Hugues Quester. Musiciens de cette étrange partition sur les thèmes de l'absence, les comédiens se montrent d'une délicatesse extrême, évitant les pièges du réalisme brut autant que de l'anecdote.

Le théâtre

Visites

(Du presque rien chez les pas grand-chose).

C'EST du théâtre minimaliste : par le décor d'abord, une table de bois blanc, des chaises, des bricoles. Il est vrai que la coupole couleur terre de Sienne écaillée des Bouffes du Nord vaut tous les encombrements de fariboles. Par le sujet ensuite : la crise de communication dans une famille prolétarienne explosée. Chacun se sent en visite chez autrui, guindé, en proie à un cérémonial d'échanges où les mots décharnés se réduisent à des stéréotypes. L'ossuaire sans recours où ont été jetés des débris d'existences brisées.

Le Père, pour commencer, n'est pas là. Il est parti. C'est le grand absent, auquel on ne fait référence que par allusions. La Mère ensuite. L'émouvante Dominique Reymond : elle serait bien là, elle, physiquement. Mais sa présence se réduit à une manière d'intermittence : elle travaille trop. Si bien que quand elle se retrouve dans la pièce commune, c'est comme un état transitoire qui l'empêche d'avoir prise sur ce qui se trame. Sur l'Homme par exemple, son jules, Hugues Quester, chômeur modérément poivrot, lisse, sans particularité. Plutôt porté sur les femmes : puisqu'il vient la voir. Mêlant un minimum de tendresse à son désir de bagatelle. L'amour ? Si l'on veut. Avec une pauvre vie sans relief,

dont il trimballe les pâles scories. Et juste ce qu'il faut de pulsions résiduelles pour tendre d'aventure les mains vers les seins de la Fille, la pathétique Audrey Bonnet. Oh ! Pas un viol ! Un geste déplacé, dont on ne sait trop s'il s'est reproduit souvent. S'il n'a pas viré à la mauvaise habitude, ou s'il ne fut pas l'ébauche d'autres investigations. Parce qu'avec elle, allez savoir ! Cette pauvre fille est un monument de mutisme. Pas une ratée. Une avortée plutôt. Sans vocation particulière, dépourvue de passions, sans envie de rien faire, des journées entières durant. Sans revendications, d'ailleurs. Et sans protestation. Une algue à la jolie apparence humaine : mais qu'est-ce que ça peut faire ? La dépression l'habite. Le vide la hante. L'à-quoi-bon la possède. La mère a bien installé un buffet à l'occasion de son dix-neuvième anniversaire. Le rituel propre aux réceptions a alors été observé jusqu'au bout. Mais c'était cousu d'avance, personne ne viendra. *" Je n'ai pas d'amis. "*

Pas rigolo en diable, l'univers de l'auteur norvégien Jon Fosse, venu au théâtre après une quinzaine de romans, d'essais et de recueils de poèmes. Une musique particulière, proche du meilleur Duras, qui flirte avec le non-dit, entre ombre et lumière. Comment s'exprime la crise existentielle chez une

jeune fille qui a mûri pour rien dans l'horizon bouché par le chômage d'un quartier défavorisé ? Même ces bestioles-là, presque dépourvues de parole, peuvent avoir quelque chose qui ressemble à une âme : avec une infinie délicatesse, la mise en scène de la Suisse Marie-Louise Bischofberger nous fait toucher cette souffrance sans appel.

La visite du Frère, Renaud Bécard, menace de faire revoler en éclats les conventions qui régissent leur univers sans cesse au bord de l'agonie. Il empoigne l'Homme. Il le bouscule. Il voudrait lui extorquer un aveu : mais il n'y a pas eu de crime et personne n'est plus coupable qu'un autre. La crise n'aboutira qu'à un démenagement, vers un autre logis où la Mère et l'Homme pourront vivre ensemble, laissant la Fille se dépêtrer seule avec les heures qui passent, dans l'ancienne chambre du type : *" Peut-être c'est aussi bien comme ça. "* conclut le Frère. *" Ce n'était pas terrible comme enfance. Après tout, quand on y pense, ça fait drôle quand c'est tout vide ici. Quand il ne reste plus rien. Tu as tout pris tout emballé. Oui, on a pris le lit, la commode, ta chaine et le sac en plastique avec tes vêtements. "* ... Toute une vie.

Bernard Thomas

● Au théâtre des Bouffes du Nord (jusqu'au 21 décembre).



Thomas Bernhard

AU BUT

Janvier 2001

Art d'été
 de Thomas Bernhard, un personnage d'une volubilité éprouvante tient son entourage à sa merci. La nouveauté est que le monstre d'égoïsme et de lucidité a, cette fois, l'apparence d'une femme. Ses discours labyrinthiques et ses piques s'adressent à sa fille, plongée dans un silence éloquent, puis à un jeune auteur dramatique, qui affecte à l'égard de sa soudaine notoriété un dégoût de bon aloi. Metteur en scène débutant, Marie-Louise Bischofberger réussit à rendre l'écriture proliférante de l'écrivain autrichien incroyablement proche. Bulle

> Comme toujours chez Thomas Bernhard, un personnage d'une volubilité éprouvante tient son entourage à sa merci. La nouveauté est que le monstre d'égoïsme et de lucidité a, cette fois, l'apparence d'une femme. Ses discours labyrinthiques et ses piques s'adressent à sa fille, plongée dans un silence éloquent, puis à un jeune auteur dramatique, qui affecte à l'égard de sa soudaine notoriété un dégoût de bon aloi. Metteur en scène débutant, Marie-Louise Bischofberger réussit à rendre l'écriture proliférante de l'écrivain autrichien incroyablement proche. Bulle

Ogier endosse avec une grâce impérieuse un rôle écrasant. Elle a trouvé en Hélène Alexandridis et Jérôme Nicolin des partenaires d'une trempe exceptionnelle. Les superbes décors et costumes achèvent de donner à la soirée un cachet fou. J. S.



PASCAL GELY/BERNARD

CRITIQUE

Eloge
de la méchanceté

THÉÂTRE

« Au but »

de Thomas Bernhard

Frédéric Ferney

Il y a des auteurs qui veulent dire le Bien : ce sont souvent les plus ennuyeux. Avec Thomas Bernhard, on ne craint rien : il voit le Mal partout. Ce qui l'obsède, c'est la bêtise, qui est un miroir et un abîme. Un trou noir où l'on ne cesse de tomber. En cela, l'Autrichien n'est pas si éloigné de notre Labiche. Car ce sont toujours les plus bêtes qui sont finalement les plus méchants.

C'est la difficulté ici :

Bulle Ogier, qui est bonne fille, est-elle crédible en mère abusive, en tyran, en vieille bique ? Elle s'efforce de tout son cœur de paraître très bête et très méchante. On peut néanmoins saluer son effort, notamment dans la première partie : ce n'est qu'un long monologue dans lequel la comédienne doit susciter ses propres ressorts, se montrer inventive et autonome, comme en apnée. C'est quand même beau à voir.

Ce n'est pas n'importe quelle mère : elle a transformé sa fille en esclave muette. Elle a réponse à tout ; elle nourrit d'affreux préjugés bourgeois qu'elle livre comme des méditations philosophiques sur l'art de faire le thé ou sur l'histoire du monde ; elle détient la parole et l'argent, la clé de l'armoire où l'on enferme la vaisselle, le linge, le cognac. Un monstre, donc. Bulle Ogier est une

magnifique comédienne ; ce n'est pas un monstre.

Thomas Bernhard lui prête un discours sur le théâtre contemporain. Quand elle s'indigne, on sent que l'auteur se régale à reproduire des propos du public conservateur viennois à son encontre : « Toujours plus de saletés sur la scène, jusqu'à ce que la scène soit couverte de saletés. Alors, le rideau tombe quand toute la scène est couverte de saletés. »

En même temps, elle ne dit pas que des sottises.

Exemple : « On est d'emblée un auteur classique ou on ne l'est pas. » Un avis sans doute partagé par Thomas Bernhard qui d'ailleurs prête à son héroïne beaucoup de sa misanthropie et de son humour dévastateur.

Beau travail du jeune metteur en scène Maria-Louise Bischofberger dans un décor peut-être un peu trop élégant de Gilles Aillaud et Bernard Michel. Jérôme Nicolin fait une entrée fracassante en écrivain à la mode sale et déjanté. Mais la très pure, la très grande joie de ce spectacle nous est offerte par Héléne Alexandridis : dans le rôle de la victime, elle est époustouflante. Bernhard décrit des rituels de domination et de servitude qui rappelle « Les Bonnes » de Genet et certaines pièces de Pinter. Dans ce registre-là, oscillant entre le tragique et le burlesque, Alexandridis se hisse au sommet. C'est elle qui tient finalement toute la pièce.

Bravo !

MC 93 Bobigny, à 20 h 30.
Jusqu'au 11 février Tél
01.41.60.72.72.

♥♥ « Au but », de T. Bernhard

Bulle Ogier, dame de fer

Elle vitupère contre les auteurs qui peignent tout en noir, contre le monde tel qu'il va, contre sa fille, qu'elle écrase totalement, contre le thé mal fait. Décidément, cette mère possède tous les travers ! Et sa méchanceté est totalement réjouissante. Par brefs instants, Bulle Ogier évoque Madeleine Renaud, mêlant coquetterie, fragilité et dureté. Et puis, même si la partition de Bernhard est un peu lourde pour elle, on la découvre ici dans un nouveau registre. Jérôme Nicolin campe un auteur dramatique allègrement parodique, cheveu gras, costume noir. Hélène Alexandridis est la fille mutique, l'opprimée, qui attend son heure. Chacun de ses silences et de ses gestes va « au but ». Première et impec-



cable mise en scène de Marie-Louise Bischofberger, décor superbe de Gilles Aillaud, ballet de robes épatantes de Jean-Daniel Vuillermoz : cette soirée dans l'univers de Thomas Bernhard ne saurait laisser indifférent.
Odile Quirot
MC93 Bobigny, 01-41-60-72-72, jusqu'au 11 février.

